

cérémonie, quelqu'un qui reconnut Napoléon l'ayant fait apercevoir, il n'y eut plus, dès cet instant, d'autres yeux que pour lui. Ce que le Directoire avait craint lui-même arriva; il se trouva complètement éclipsé. Quand la fête fut terminée, on laissa le Directoire sortir tout seul. La multitude demeura pour celui qui avait voulu se perdre dans la foule de l'Institut; et fit retentir les airs de *vive le général des armées d'Italie!* de sorte que cet événement ne fit qu'accroître le déplaisir des gouvernans.

Un autre événement mit Talleyrand à même d'être encore *agréable au Directoire*. Dans un café ou lieu public, chez Garchi, deux jeunes gens, sous prétexte de ralliement politique, suspecté par la manière dont leurs cheveux étaient tressés, furent insultés, attaqués, assassinés. Ce guet-apens avait été dirigé par les ordres du ministre de la police, Sottin, et par ses agens. Or

vera-t-on par la publication de ses Mémoires qu'il se sera redressé lui-même. Au surplus, celui qui tiendrait rigoureusement ici à l'exactitude locale, peut se satisfaire aisément en cherchant dans les papiers du temps où s'est passé l'anniversaire du 21 janvier en 1798.

les circonstances étaient déjà telles pour *le général d'Italie*, que, bien qu'au fond de son domicile, il était obligé néanmoins, pour sa propre sûreté, de porter une attention inquisitive sur des événemens de cette nature. Il fit éclater son indignation, et Talleyrand lui fut envoyé pour le calmer. Celui-ci disait qu'un pareil événement était commun en temps de crise, que les momens de révolution sortaient de la loi commune, qu'ici il devenait nécessaire d'en imposer à la haute société, et de réprimer la hardiesse des salons; qu'il était des genres de fautes que les tribunaux ne sauraient atteindre ou réprimer; qu'on ne pouvait sans doute approuver la lanterne de l'Assemblée constituante, et que cependant, sans elle, la révolution n'eût jamais marché; qu'il est des maux qu'on doit tolérer, parce qu'ils évitent de plus grands maux. *Le général* répondait qu'un pareil langage eût été tout au plus supportable avant Fructidor, lorsque les partis étaient en présence, et qu'on avait mis le Directoire plutôt dans le cas de se défendre, que dans la situation d'administrer; qu'alors, peut-être, cet acte eût pu s'excuser sur

la nécessité ; mais qu'aujourd'hui que ce gouvernement se trouvait investi de toute la puissance, que la loi ne trouvait d'opposition nulle part, que les citoyens étaient tous, sinon affectionnés, du moins soumis, cette action devenait un crime atroce, un véritable outrage à la civilisation ; que partout où se prononçaient les mots de loi et de liberté, tous les citoyens demeuraient solidaires les uns des autres ; qu'ici, dans cette expédition de coupe-jarrets, chacun devait se trouver frappé de terreur, se demander où cela s'arrêterait, se croire sous le régime des janissaires. Ces raisons étaient trop plausibles pour avoir besoin d'être développées à un homme de l'esprit et du caractère de M. de Talleyrand ; mais il avait une mission, il cherchait à justifier une administration dont il ambitionnait de conserver la faveur et la confiance.

Samedi 1^{er} Juin.

Voltaire. — Jean-Jacques. — Anglais et Français, différence caractéristique. — M. de C**** ; son discours pour l'Institut. — Colères feintes de l'Empereur ; ses principes à cet égard.

L'Empereur m'a fait venir ; il avait

pris un bain de trois heures. Il me donnait à deviner ce qu'il avait lu ; c'était la Nouvelle Héloïse qui l'avait tant charmé à Briars. En l'analysant de nouveau, il la sabrait cette fois tout à fait. Le rocher de la Meillerie est venu en citation ; il croyait l'avoir détruit par la route qu'il avait fait ouvrir pour le passage du Simplon ; je l'ai assuré qu'il en restait encore assez pour en conserver le parfait souvenir : il s'avancait, disais-je en saillie sur le chemin même, et ferait encore, au besoin, un très-beau saut de Leucade.

L'Empereur attribuait, en grande partie, au beau portrait de milord Edouard, dans la Nouvelle Héloïse, et à quelques pièces de théâtre de Voltaire, la belle réputation du caractère anglais en France. Il s'étonnait de la facilité de l'opinion dans ces temps-là : Voltaire et Jean-Jacques l'avaient gouvernée à leur gré ; ils seraient bien moins heureux aujourd'hui. Si Voltaire surtout avait régné sur ses contemporains, disait-il, s'il avait été le héros du temps, c'est que tous alors n'étaient que des nains.

Passant à la différence des Anglais aux Français : « La première classe, chez les

» Anglais, disait l'Empereur, avait de
 » l'orgueil; chez nous, elle avait le mal-
 » heur de n'avoir que de la vanité; là
 » gisait la grande différence caractéris-
 » que des deux peuples. La masse du
 » nôtre présentait certainement aujour-
 » d'hui le peuple de l'Europe qui avait
 » le plus de sentiment national; il avait
 » profité de ses vingt-cinq ans de révo-
 » lution; mais malheureusement la classe
 » qu'elle avait élevé, observait-il, n'avait
 » point répondu à ses nouvelles desti-
 » nées; elle n'avait montré que corrup-
 » tion et versatilité; elle n'avait déployé
 » dans les dernières crises, ni talents, ni
 » caractère, ni vertu; elle avait perdu
 » l'honneur du peuple. »

On a lu à l'Empereur un discours de
 M. de C*** pour rendre le clergé apte à
 hériter; c'était, observait-il, un discours
 d'Académie, et non pas une opinion de
 législateur. Il y avait beaucoup d'esprit,
 fort peu de sens, aucune vue. « Laissez
 » hériter le clergé, disait l'Empereur,
 » et personne ne mourra sans être obligé
 » de payer son absolution; car, de quel-
 » que opinion qu'on soit, personne ne
 » sait où il va en quittant la vie. C'est là
 » le grand, le dernier compte; aussi per-

» sonne ne peut répondre de son dernier
 » sentiment, ni de la force de sa tête.
 » Qui peut dire que je ne mourrai pas
 » dans les bras d'un confesseur, et qu'il
 » ne me fera pas faire amende honorable
 » pour le mal même que je n'aurai pas
 » fait ? » — Du reste, a observé quel-
 » qu'un, ici M. de C*** soutient une
 » opinion plutôt qu'un sentiment; on a
 » des raisons de croire qu'en religion et
 » en politique, il prêche souvent ce dont
 » il n'est pas convaincu. »

En religion. — On sait qu'avant de
 travailler à son Génie du Christianisme,
 il publia à Londres un ouvrage très-
 anti-religieux. Un bénédictin de Sorèze
 (Dulau), homme d'esprit et de juge-
 ment, que l'émigration avait fait libraire
 à Londres, et auquel M. de C*** avait
 confié la vente de son ouvrage, se per-
 mit de lui donner un sage conseil. Il lui
 observa que les lieux et les temps n'é-
 taient plus favorables aux déclamations
 anti-religieuses; qu'elles étaient deve-
 nues banales et de mauvais ton; que le
 moyen le plus sûr de capter désormais
 l'intérêt public, serait de prendre le
 contrepied, de se vouer, au contraire,

à la défense de la religion. M. de C*** le crut, et fit son *Génie du Christianisme*. Or, le bénédictin avait si bien jugé le choix du moment, qu'il est à croire que si le *Génie du Christianisme* venait à paraître aujourd'hui, en dépit de tout son mérite intrinsèque, il n'obtiendrait pas parmi nous tout le succès qu'il a eu.

La nomination de l'auteur du *Génie du Christianisme* précisément à la légation de Rome, fut considérée dans le temps comme une vraie galanterie de la part du Premier Consul, et reçue par M. de C*** comme un premier triomphe qui lui en assurait de bien plus grands encore dans la capitale du monde chrétien, au sein des princes de l'Église. Mais il ne tarda pas à se convaincre d'un gros mécompte, car on se montra fort scandalisé, à Rome, de voir la religion transformée en roman, et les docteurs réprouvèrent sans balancer le *Génie du Christianisme*, qu'ils disaient hérissé d'hérésies.

Toutefois M. de C***, retranché derrière ses succès, eut pour ressource de prendre en pitié de pareilles niaiseries; et, à quelque temps de là, se trouvant

parrain d'une petite fille, il lui donna le nom d'*Atala*; mais le prêtre refusa net, tandis que, de son côté, M. de C*** insista. Cela fit du bruit, et il porta plainte au cardinal-gouvernant, qui se trouva de l'opinion du prêtre, et reçut fort mal une confidence de M. de C*** qui, croyant avoir acquis les droits d'initié, terminait ses argumens, disant : « Qu'il était bien ridicule que ce fût à lui qu'on fit une pareille difficulté; » car, observait-il, votre Eminence, » entre nous, doit bien savoir que d'*Atala* à toutes les autres saintes il n'y a » pas grande différence. »

L'Empereur a été fort amusé de ces détails, qu'il disait entendre pour la première fois, et le narrateur a observé que bien qu'il ne pût pas les garantir précisément, ils avaient néanmoins pour lui le caractère de l'authenticité, ayant été recueillis d'un des successeurs de M. de C*** à la légation de Rome.

En politique. — On a vu, continuait-on, M. de C*** venir à Napoléon, et s'en éloigner, y venir de nouveau pour s'en éloigner encore. Et lorsqu'il a été à son service, l'Empereur se plaint de sa malveillance, de sa déloyauté, dit-il, no-

tamment dans sa légation de Rome , auprès du vieux roi de Sardaigne *.

Lors de la catastrophe de 1814, il s'est signalé par des pamphlets si outrageusement passionnés, tellement virulents, si effrontément calomnieux, qu'ils inspirèrent le dégoût, et qu'il est à croire qu'il les regrette à présent, et qu'un aussi beau talent que le sien ne se prostituerait pas à les reproduire aujourd'hui.

Quelques années avant nos désastres, l'Empereur, lisant quelques morceaux de cet écrivain, demanda comment il se faisait qu'il ne fût pas de l'Institut. Ces paroles furent aussitôt une recommandation toute puissante : M. de C*** s'empressa d'en aller solliciter le prix, et fut nommé à la presque unanimité.

C'était un usage de rigueur à l'Institut que le récipiendaire fit l'éloge de son prédécesseur : M. de C*** assuré que, pour peu qu'on eût déjà occupé le moindrement l'attention publique, le moyen le plus sûr de devenir tout à fait célèbre était de sortir de la route battue, et de prendre au rebours des autres, consacra

* Lettres du Cap; lettre X.

donc une partie de son discours à flétrir les principes politiques de M. Chénier, son devancier, et à le proscrire comme régicide. Ce fut un vrai plaidoyer politique, où il discutait la restauration de la monarchie, le jugement et la mort de Louis XVI. Ce fut alors une grande rumeur dans tout l'Institut; les uns refusant d'entendre un discours qui leur paraissait indécent; d'autres, au contraire, appuyant pour qu'on en admît la lecture. De l'Institut, la querelle se répandit dans Paris; elle remplit et divisa bientôt tous les cercles de la capitale. L'Empereur, à qui tout parvenait, et qui voulait tout connaître, se fit apporter ce discours : il le trouva de la dernière extravagance, et en prononça sur-le-champ l'interdiction. Un de ses grands-officiers, membre de l'Institut, qui avait opiné vivement pour la lecture du discours, lui servit à l'un de ses couchers, à manifester son opinion : « Et depuis » quand, Monsieur, lui dit-il avec sévérité, l'Institut se permet-il de devenir » une assemblée politique? Qu'il fasse » des vers, qu'il censure les fautes de la » langue; mais qu'il ne sorte pas du » domaine des Muses, ou je saurai l'y

» faire rentrer. Est-ce bien vous, Mon-
 » sieur, qui avez voulu autoriser une
 » pareille diatribe? Que M. de C*** ait
 » de l'insanité ou de la malveillance, il
 » y a pour lui des petites-maisons ou un
 » châtement, et puis peut-être encore
 » est-ce son opinion, et il n'en doit pas
 » le sacrifice à ma politique, qu'il ignore,
 » comme vous, qui la connaissez si bien :
 » il peut avoir son excuse; vous ne sau-
 » riez avoir la vôtre, vous qui vivez à mes
 » côtés, qui savez ce que je fais, ce que
 » je veux. Monsieur, je vous tiens pour
 » coupable, pour criminel : vous ne ten-
 » dez à rien moins qu'à ramener le dé-
 » sordre, la confusion, l'anarchie, les
 » massacres. Sommes-nous donc des ban-
 » dits, et ne suis-je qu'un usurpateur!
 » Je n'ai détrôné personne, Monsieur ;
 » j'ai trouvé, j'ai relevé la couronne dans
 » le ruisseau, et le peuple l'a mise sur
 » ma tête : qu'on respecte ses actes!...

» Analyser en public, mettre en ques-
 » tion, discuter des faits aussi récents,
 » dans les circonstances où nous nous
 » trouvons, c'est rechercher des convul-
 » sions nouvelles, c'est être l'ennemi du
 » repos public. La restauration de la mo-
 » narchie est et doit demeurer un mys-

» tère; et puis, qu'est-ce que cette nou-
 » velle proscription prétendue des con-
 » ventionnels et des régicides? Comment
 » oser réveiller des points aussi délicats?
 » Laissons à Dieu à prononcer sur ce
 » qu'il n'est plus permis aux hommes de
 » juger! Seriez-vous donc plus difficile
 » que l'Impératrice? Elle a bien des in-
 » térêts aussi chers que vous, peut-être,
 » et bien autrement directs; imitez bien
 » plutôt sa modération, sa magnanimité;
 » elle n'a voulu rien entreprendre, ni
 » rien connaître.

» Eh quoi, l'objet de tous mes soins,
 » le fruit de tous mes efforts serait-il
 » donc perdu! C'est donc à dire que si
 » je venais à vous manquer demain, vous
 » vous égorgeriez encore entre vous de
 » plus belle. » Et marchant à grands pas
 » il se frappait le front de la main, disant :
 » *Ah! pauvre France! que tu as long-*
 » *temps encore besoin d'un tuteur!* »

» Puis il reprit : « J'ai fait tout au monde
 » pour accorder tous les partis : je vous
 » ai réunis dans les mêmes appartemens,
 » fait manger aux mêmes tables, boire
 » dans les mêmes coupes; votre union a
 » été l'objet constant de mes soins : j'ai
 » le droit d'exiger qu'on me seconde...

» Depuis que je suis à la tête du gou-
 » vernement, m'a-t-on jamais entendu
 » demander ce qu'on était ? ce qu'on
 » avait été ? ce qu'on avait dit, fait,
 » écrit?... Qu'on m'imité !

» On ne m'a jamais connu qu'une ques-
 » tion, un but unique : *Voulez-vous être*
 » *bon Français avec moi ?* et sur l'affirma-
 » tive j'ai poussé chacun dans un défilé
 » de granit sans issue à droite ou à gau-
 » che, obligé de marcher vers l'autre
 » extrémité, où je montrais de la main,
 » l'honneur, la gloire, la splendeur de
 » la patrie. »

La mercuriale fut si vive que celui à
 qui elle s'adressait, homme d'honneur
 et de grande délicatesse d'ailleurs, se
 crut dans l'obligation de demander une
 audience le lendemain, voulant remet-
 tre sa démission. Cette audience lui fut
 accordée, et l'Empereur l'apercevant,
 lui dit : « Mon cher, vous venez pour
 » la conversation d'hier; elle vous a affli-
 » gée et moi aussi; mais c'est un avertis-
 » sement que j'ai voulu donner à beau-
 » coup, s'il produit quelque bien, ce
 » doit être notre consolation à tous deux;
 » qu'il n'en soit plus question. » Et il
 parla d'autres choses.

C'est ainsi que souvent l'Empereur
 attaquait toute une masse sur de simples
 individus; et il le faisait avec un grand
 éclat, pour qu'on en demeurât frappé
 davantage; mais ses colères publiques,
 dont on a fait tant de bruit, n'étaient
 que feintes et factices. L'Empereur di-
 sait qu'il avait prévu par-là bien des
 fautes, et s'était épargné beaucoup de
 châtimens.

Un jour, dans une des grandes au-
 diences, il attaqua un colonel, avec la
 plus grande chaleur et tout à fait avec
 l'accent de la colère, sur de légers dé-
 sordres commis par son régiment en-
 vers les habitans du pays qu'il venait de
 traverser en rentrant en France; et
 comme le colonel, pensant la punition
 fort au-dessus de la faute commise,
 cherchait à se disculper et y revenait
 souvent; l'Empereur lui disait à voix
 basse sans discontinuer la mercuriale
 publique : « C'est bien; mais taisez-vous.
 » je vous crois; mais demeurez tran-
 » quille.... » Et plus tard, en le re-
 voyant seul, il lui dit : « C'est que je
 » fustigeais en vous des généraux qui
 » vous entouraient, et qui, si je me
 » fusse adressé directement à eux, se

» seraient trouvés mériter la dernière
» dégradation, peut-être davantage. »

Mais si l'Empereur attaquait de la sorte
en public, il lui arrivait parfois aussi
de se voir attaqué à son tour : j'ai été
témoin de plusieurs exemples.

Un jour à Saint-Cloud, à la grande
audience du dimanche, et précisément
à mon côté, un sous-préfet ou autre
fonctionnaire piémontais, l'air égaré,
et tout hors de lui, l'interpelle de la
voix la plus élevée, lui demandant jus-
tice sur sa destitution, soutenant qu'il
avait été faussement accusé et condamné.

« Allez trouver mes ministres, lui ré-
» pondit l'Empereur. — Non, Sire, c'est
» par vous que je veux être jugé. — Je
» ne le saurais; je n'en ai point le temps;
» j'ai à m'occuper de tout l'Empire, et
» mes ministres sont institués pour s'oc-
» cuper des individus. — Mais ils me
» condamneront toujours. — Et pour-
» quoi? — Parce que tout le monde
» m'en veut. — Et pourquoi encore? —
» Parce que je vous aime. Il suffit qu'on
» vous soit attaché pour qu'on devienne
» en horreur à tout le monde. — Ce que
» vous dites là est bien fort, Monsieur,
» dit l'Empereur avec calme, j'aime à

» croire que vous vous trompez. » Et il
passa tranquillement au voisin, tandis
que nous en demeurions déconcertés,
et en avions rougi d'embarras. Une au-
tre fois, à une parade, un jeune officier,
aussi tout hors de lui, sort des rangs
pour se plaindre qu'il est maltraité, dé-
gradé; qu'on a été injuste à son égard,
qu'on lui a fait éprouver des passe-droits,
et qu'il y a cinq ans qu'il est lieutenant
sans pouvoir obtenir d'avancement.
« Calmez-vous, lui dit l'Empereur, moi
» je l'ai bien été sept ans, et vous voyez
» qu'après tout, cela n'empêche pas de
» faire son chemin. » Tout le monde de
rire, et le jeune officier, subitement
refroidi, d'aller reprendre son rang.
En tout, rien n'était plus commun que
de voir les individus s'attaquer à l'Em-
pereur et lui tenir tête.

Je l'ai vu maintes fois, dans de vives
et chaudes réclamations, ne pouvoir
obtenir la dernière parole, et prendre
le parti de céder, en passant à d'autres
personnes ou en changeant de sujet.

Principe général. Les actes de l'Em-
pereur, quelque passionnés qu'ils pa-
russent, étaient toujours accompagnés
de calculs. « Quand un de mes ministres,

» disait-il, ou quelque autre grand per-
 » sonnage avait fait une faute grave,
 » qu'il y avait vraiment lieu à se fâcher,
 » que je devais vraiment me mettre en
 » colère, être furieux, alors j'avais tou-
 » jours le soin d'admettre un tiers à cette
 » scène; j'avais pour règle que quand
 » je me décidais à frapper, le coup de-
 » vait porter sur beaucoup; celui qui
 » le recevait ne m'en voulait ni plus ni
 » moins; et celui qui en était le témoin,
 » dont il eût fallu voir la figure et l'em-
 » barras, allait discrètement transmet-
 » tre au loin ce qu'il avait vu et entendu:
 » une terreur salutaire circulait de veine
 » en veine dans le corps social. Les cho-
 » ses en marchaient mieux; je punissais
 » moins je recueillais infiniment, et sans
 » avoir fait beaucoup de mal *.

* Dans une de ces grandes occasions, le mi-
 nistre de la marine (Decrès) se trouva admis
 de conserve avec le véritable patient, et l'Em-
 pereur l'avait choisi dans la triple intention
 qu'il fût le témoin, qu'il reçût sa part directe
 d'un avertissement salutaire, et servit néan-
 moins de terme de comparaison propre à con-
 fusionner d'autant celui qu'il avait réellement
 en vue; car, après s'être exprimé vis-à-vis de
 celui-ci avec la dernière violence, et être entré

Dimanche 2.

Réflexions sur le Gouverneur. — Dépenses de
 la maison de l'Empereur aux Tuileries. —
 Sur les bonnes comptabilités. — MM. Mol-
 lien, la Bouillerie.

L'Empereur est sorti à cheval sur les
 huit heures; il y avait bien long-temps
 qu'il s'en était abstenu. En remontant
 la vallée du jardin de la compagnie, il
 est entré chez un des adjudans du camp,
 dont la femme est catholique; il y est
 demeuré quelque instans et y a été fort
 gai. De là nous nous sommes dirigé vers
 la demeure de M^{me} Bertrand, où l'Em-
 pereur est descendu et s'est arrêté long-
 temps. Il y peignait énergiquement et
 avec beaucoup d'esprit les rapports du
 Gouverneur avec nous, ses mesures su-
 balternes, son peu d'égards, le rétréci
 de sa police, le ridicule de sa gestion,

dans les plus petits détails d'une menace ex-
 trême, se retournant tout à coup vers Decrès,
 il lui dit: « Et vous aussi, monsieur le ministre
 » de la marine, on m'apprend que vous vous
 » avisez d'être de l'opposition; c'est fort étrange,
 » j'en suis très-irrité, quoique après tout je
 » sache bien que chez vous il y a du moins des
 » tirans d'eau d'honneur et de fidélité que vous
 » ne dépasserez jamais. »

son ignorance des affaires et des manières. « Nous avons, disait-il, à nous » plaindre sans doute de l'Amiral, mais » au moins était-il Anglais; au lieu que » celui-ci n'était qu'un mauvais sbire » d'Italie. Nous n'avons pas les mêmes » mœurs, disait-il, nous ne saurions » nous entendre; nos sentimens ne parlent pas le même langage: il ne se » doute pas que des monceaux de diamans ne sauraient effacer l'arrestation » qu'il est venu faire d'un de nos domestiques, presque à mes yeux. Depuis ce » jour-là, il a répandu la pâleur sur toute » ma maison. »

Au retour, nous avons déjeûné dans le jardin. Le soir, durant le double tour de calèche, le temps s'est passé à tracer le budget de celui qui, à Paris, aurait cinquante mille livres de rente: l'écurie, disait l'Empereur, devait y entrer pour un sixième, la table pour un quart, etc.

J'ai déjà dit qu'il aimait ces calculs, qui prenaient toujours quelque chose de neuf et de piquant dans sa bouche.

La conversation a conduit à des détails plus curieux sur la liste civile et les dépenses de la maison de l'Empereur. Voici ce que j'en ai recueilli :

La table était d'un million; et pourtant le diner de la personne de l'Empereur n'était dans ce compte que pour cent francs par jour. Jamais on n'a pu arriver à le faire manger chaud, parce qu'une fois au travail, on ne savait jamais quand il quitterait; aussi, l'heure du diner venue, on mettait pour lui des poulets à la broche de demi-heure en demi-heure; et l'on en a vu rôtir des douzaines avant d'atteindre celui qui lui a été présenté.

La conversation est passée de là aux avantages d'une bonne comptabilité. L'Empereur citait surtout sur ce point MM. de Mollien et la Boullerie. Le premier avait ramené le trésor public à une simple maison de banque; si bien que l'Empereur, dans un seul tout petit cahier, avait, disait-il, constamment sous les yeux l'état complet de ses affaires, sa recette, sa dépense, ses arriérés, ses ressources, etc., etc.

L'Empereur disait avoir eu dans ses caves, aux Tuileries, jusqu'à quatre cent millions en or qui étaient tellement à lui, qu'il n'en existait d'autres traces qu'un petit livret dans les mains de son trésorier particulier. Tout s'est fondu à

mesure, et surtout lors des revers, dans les dépenses de l'Etat. Comment aurait-il pu, disait-il, songer à s'en réserver quelque chose; il s'était identifié tout à fait avec la nation.

Il disait encore avoir fait entrer en France plus de deux milliards de numéraire, sans compter tout ce que les individus pouvaient en avoir rapporté pour leur propre compte.

L'Empereur disait avoir été vivement sensible, à ce qu'en 1814 M. de la Bouillerie, se trouvant à Orléans avec des dizaines de millions à lui Napoléon, sa propriété personnelle, il les eût portés à M. le comte d'Artois, à Paris, au lieu de les conduire à Fontainebleau, comme cela était de son devoir et de sa conscience. « La Bouillerie pourtant n'était pas un méchant homme, disait l'Empereur, je l'avais aimé et estimé. Au retour de 1815, il sollicita vivement d'être admis près de moi * et de pouvoir se justifier; il aurait prouvé sans doute que c'était la faute de son igno-

* L'impartialité me commande de faire connaître ici que M. La Bouillerie s'élève contre cette assertion par une assertion toute contraire.

» rance et non de son cœur. Il me con-
 » naissait bien; il savait que s'il arrivait
 » jusqu'à moi, il en serait quitte pour
 » quelque paroles de colère. Mais je me
 » connaissais aussi: j'étais résolu de ne
 » pas le reprendre; je refusai de le voir.
 » C'était le seul moyen que j'avais en
 » cette occasion de résister à lui et à plu-
 » sieurs autres. »

« Toutefois *Estève*, son prédécesseur,
 » n'en eût pas fait autant; il m'était chau-
 » dement attaché; il m'eût conduit mon
 » trésor par force à Fontainebleau. S'il
 » ne l'eût pu, il l'eût enterré, jeté dans
 » les rivières, distribué, plutôt que de
 » le livrer. »

Lundi 3.

Sur les femmes, etc. — La polygamie.

L'Empereur, après un bain de trois heures, est sorti vers les cinq heures pour se promener dans le jardin. Il était fort triste, silencieux; il avait l'air souffrant. Nous sommes montés en calèche, et peu à peu il s'est remis, et est devenu plus causant.

Au retour, il s'est promené encore quelque temps, pour faire la guerre à l'une de ces dames qui étaient avec nous.